

qu'en tout cas il valait la peine d'essayer.

Dans une page familière à tous les intellectuels, un historien anglais Macaulay parle avec mélancolie de la révolution sociale qu'il prévoit et il la compare à l'invasion des barbares qui vint détruire et ruiner la société romaine. Seulement, dit-il, cette fois, ce n'est pas du dehors que les barbares viendront : on les verra surgir du sein même de nos cités ! J'espère, dit M. Gide, si les Universités populaires peuvent remplir leur programme, qu'elles feront mentir cette sinistre prophétie. Grâce à elles, si le peuple conquiert un jour le gouvernement, j'espère qu'on ne le verra point entrer en barbare et la torche à la main dans nos cités, mais en civilisé, en intellectuel, respectueux de tout ce qui est beau, de tout ce qui est bon, de tout ce qui est grand. Et si quelques fous veulent mettre de nouveau le feu à Paris, les étudiants des Universités populaires monteront eux-mêmes la garde aux portes de la Bibliothèque Nationale, du Louvre ou même de Notre-Dame !

Deux allusions que M. Gide a faites, l'une à l'affaire Dreyfus, à propos du rôle courageux des intellectuels, et l'autre aux courses de taureaux, à propos des divertissements des jeunes bourgeois, ont été couvertes d'applaudissements.

IMPRESSIONS

du Secrétaire de la Société d'Economie Populaire

Ce sont mes impressions personnelles et mes souvenirs que je tiens à confier à l'*Emancipation* pour que notre journal les garde dans ses archives et en reproduise ailleurs l'écho affaibli.

L'idée d'une Université populaire calquée dans ses grandes lignes sur celle de Paris a jailli spontanément dans notre ville.

Le mercredi 18 octobre, une première réunion préparatoire avait eu lieu dans le local de l'Abeille Nimoise, rue Emile Jamais et rue Godin. Sur l'ordre de notre président M. de Boyve, j'avais convoqué cinquante personnes parmi celles qui suivaient assidûment les Conférences de l'*Economie populaire* et en y joignant un certain nombre de noms d'universitaires, d'intellectuels ou d'amis, tels qu'ils se présentaient à notre pensée la veille

même du jour de la réunion. A notre vive surprise, à notre grande satisfaction, sur 50 personnes convoquées, 40 étaient présentes et 5 s'étaient fait excuser. J'estime que cette proportion d'assistants constituait un fait nouveau et intéressant. Le programme indiqué recherchait les voies et moyens pour réorganiser la Société d'Economie populaire par des Cours, Conférences, Soirées littéraires, économiques, scientifiques ou sociales. L'entretien fut suggéré d'une nouvelle réunion qui aurait lieu à la Bourse du Travail, afin de voir s'il y aurait possibilité de créer une Université populaire dont plusieurs journaux avaient parlé.

Séance de Préparation

Elle eut lieu le mercredi 25 octobre.

Les assistants étaient nombreux et la salle de la Bourse du Travail, rue Pavée, n'avait pas vu souvent pareille affluence, sauf dans les grands jours de Conférence alors qu'un orateur en renom était annoncé. Ce qui éclatait à tous les yeux, c'était l'empressement et le bon vouloir général : on était venu avec l'arrière pensée de faire quelque chose, de se mettre résolument au travail, d'agir avec ensemble. Aussi, ceux qui prirent la parole, dans leurs improvisations chaudes et sincères ne firent que traduire le vœu intime des assistants. L'Université populaire fut décidée. Une Commission de 12 membres fut nommée pour présenter un projet définitif de statuts et on s'ajourna au mardi suivant, 31 octobre. Le soir même, séance tenante, cette Commission avait déjà élaboré son programme.

Séance d'Inauguration

Elle fut présidée par les membres de la Bourse du Travail. Quelques paroles de bienvenue et d'explications prononcées par M. Gazel, professeur au Lycée, précédèrent une causerie pleine d'*humour* et semée d'idées telles que M. le professeur Gide en a le secret. Ce discours, qui fut reproduit en partie dans le *Petit Méridional* et dont l'*Emancipation* reproduit les idées principales dans l'article intitulé « Les Universités populaires », je n'ai nullement l'intention de l'analyser. Mais, puisqu'il s'agit de souvenirs, je veux essayer de bien préciser les miens.

« S'agissait-il d'une invitation à un baptême ou à un ensevelissement ? Devait-il présenter un toast pour une société nouvellement née ou un hommage funèbre pour une société décédée ? L'orateur aurait désiré être fixé sur ce point.

» Quoi qu'il en soit, la Société d'Economie po-

pulaire, qui a été fondée il y a douze ans, est bien jeune pour mourir. Pendant ce laps de temps si court, elle a rendu de grands services. Elle a été un exemple des plus réussis, le seul tout à fait réussi d'une œuvre faite pour réunir dans un local commun et pour une discussion commune des ouvriers et des bourgeois.

» J'ai raconté à ce sujet une anecdote. Quand je passais sur l'Esplanade avec M. de Boyve, nous vîmes un balayeur de rues entouré d'un nuage de poussière. — Il s'arrêta, vint lui serrer la main et lui dit : « A ce soir ? » — « Vous a-t-il invité à dîner ? » ai-je demandé à mon ami (*rires*). — « Non, mais il est membre de la Société d'Economie populaire et il y a réunion ce soir ».

» Quand même la Société d'Economie populaire n'avait pas fait autre chose que cela, elle aurait réalisé quelque chose de considérable et qui n'a pas été réalisé ailleurs. Elle a fait à peu près ce que pour faire l'Université populaire. Il n'y a que le nom qui lui a manqué, parce qu'avec bien d'autres vertus, elle avait celle de la modestie. (*applaudissements*).

» Parlons maintenant de la coopération des idées, ou plutôt de l'Université populaire. Ces mots sont magnifiques ! (*rires*) On a discuté longuement, à Paris, le projet de l'Université populaire. Ces séances ont été présidées par M. Séailles, et on s'est demandé ce que devait être cette Université populaire.

Vous savez ce que c'est, — puisque vous en fondez une (*rires*), puisque vous en avez décidé et voté ce soir les statuts sans opposition (*rires*) : mais je ne sais si l'idée est assez nette à votre esprit ; elle ne l'est pas beaucoup pour le mien (*rires*). C'est une idée intéressante ; mais il faudrait attendre qu'elle se réalise pour voir ce qui en sortira.

» Ce qui est intéressant, c'est de chercher quelle est l'idée qui a conduit à ce mouvement de l'Université populaire. Le fait qui a incliné un grand nombre d'esprits vers cette idée a été certainement le désir d'amener une certaine union entre des classes, ou mieux entre des groupes sociaux qui s'ignorent quand ils ne se haïssent pas ; — de créer une solidarité — ce dont on parle tant et ce qu'on pratique si peu ; — de donner au peuple l'instruction nécessaire, — pour faire son métier de roi, — puisque depuis qu'il y a le suffrage universel, le peuple est souverain. C'est de donner au peuple auquel on parle constamment de ses droits et de ses revendications, l'enseignement de ses devoirs, de ses obligations qui ne sont pas autres que celles de tout homme vivant.

» Je me rappelle que de mon temps, mes camarades les étudiants valaient mieux que ceux d'aujourd'hui. Il y avait encore des élans d'enthousiasme pour la liberté et la justice (*applaudissements*). Quand j'étais à Paris, étudiant, un de mes amis fut arrêté et conduit à Mazas pour avoir crié : Vive la Pologne ! Aujourd'hui, vous n'avez pas à craindre d'entendre crier : Vive la Pologne ! Vive l'Arménie ! Vive la Finlande ! Vive les Boërs ! ni vive quel opprimé ou quel maltraité que ce soit !

» On me dira peut-être : C'est que la jeunesse est plus sage aujourd'hui que de votre temps (*rires*). Parlons-en de cette jeunesse-là ! Les jeu-

nes gens qu'on voit passer toute leur journée dans les cafés, — la nuit aux cartes de jeu ou avec les filles — le dimanche à Paris aux courses de chevaux, — je ne veux pas dire à quelle autre course — parce que je vois dans cette assemblée Monsieur le Maire de Nîmes (*rires*) ; ces jeunes gens qui, quand ils se marient, ne peuvent pas rendre au pays le seul service qu'on leur demande — celui d'avoir des enfants (*rires*) ; quand on voit cette jeunesse et qu'on pense dans quelle situation se trouve le pays, on se demande alors quelles chances d'avenir, de durée, de succès dans la lutte engagée pour l'existence entre les peuples, nous offre une génération qui se plaît dans cette ignominie. (*applaudissements*)

» C'est pour cela que beaucoup d'intellectuels se sont dit : Il y a peut-être quelque chose à faire du côté du peuple. Si l'éducation bourgeoise ne nous a pas donné des hommes, peut-être nous les trouverons là. Je dis peut-être, car je ne veux pas vous faire de compliments. Nous n'en sommes pas sûrs (*rires*). Nous savons que si la bourgeoisie a des vices, des tendances, la classe ouvrière a aussi les siens.

» Il y a l'alcoolisme — que bien des ouvriers excusent avec de bonnes raisons. — Mais la bourgeoisie riche elle aussi met en avant de bonnes raisons. (*rires*) Je ne vois pas non plus dans la classe ouvrière le respect de la femme — et c'est un scandale navrant dans bien des cas. Mais cependant nous nous disons que si on avait fait pour l'instruction et l'éducation de la classe ouvrière tous les sacrifices faits pour l'éducation de la classe bourgeoise on serait arrivé à un meilleur résultat. Puisque la jeunesse ordinaire semble vidée, peut-être reste-t-il quelque chose dans les entrailles du peuple ! Essayons ! — élargissons l'idée des cours d'adultes ! Essayons de l'Université populaire !

» Michelet raconte dans ses mémoires comment, étant jeune homme, il n'avait pas le sou. Il s'était éveillé un matin dans sa chambre sans feu ; en se mettant à sa table de travail, il la frappait d'une main crevassée par le froid. « Je me sentais, dit-il, le cœur gonflé de joie et de force ». C'était un intellectuel qui trouvait dans la communion avec les grandes figures du passé des joies ineffables que ne donne pas la vie ordinaire et la vie bourgeoise.

» Ce sont ces joies et ces soucis que les intellectuels voudraient vous faire partager à l'Université populaire. Le jour où vous aurez ouvert votre esprit à ces larges horizons, et votre cœur à ces préoccupations et à ces joies d'un ordre supérieur, il y a beaucoup de questions qui vous travaillent qui cesseront de vous travailler ; et la vie vous apparaîtra sous un jour nouveau, et vous y goûterez des joies que vous ne soupçonnez pas. »

Cette vibrante allocution a été couverte d'applaudissements unanimes et de chaudes félicitations ont été adressées individuellement à l'illustre conférencier.

Séance d'Organisation

Elle a eu lieu le 8 novembre et c'est M. le professeur Gazel qui a exposé magistralement ce qu'il concevait par cette idée :

Université populaire. Je cite d'après mes notes :

« Quand un fait se produit, — le rapprochement inattendu de deux catégories de citoyens qui mènent une vie parallèle ; — quand des hommes de bonne volonté se présentent pour une œuvre de solidarité républicaine et sociale, — ce phénomène préoccupe tous les esprits qui s'en demandent la cause. La plupart d'entre nous croyaient avoir accompli tout leur devoir en se renfermant dans le cadre étroit de leurs occupations professionnelles. *L'affaire* nous a fait briser des formes trop étroites, nous a révélé des misères ignorées, et a mis en branle des activités qui ne s'arrêteront plus. Trente ans de République, nous semblaient avoir suffisamment façonné les hommes et les citoyens. Mais c'est en vain que les philosophes, les penseurs et les poètes, avaient jeté de nobles appels à l'humanité : bien des choses sont encore à combattre que l'on croyait vaincues. Nous sommes prêts à exercer en toute simplicité notre devoir de solidarité.

» Qu'est-ce que ce titre d'Université populaire ? Ce mot, nous l'avons pas créé, nous l'avons accepté. Nous nous réservons de le définir et de le bien entendre. Une université est un lieu où on enseigne toutes les connaissances humaines. Nous n'enseignerons ici que ce que nous saurons. Le mot *populaire* accole au mot *université* le tempère. Je vois dans cette expression, l'union intime, nouvelle, symbolique de deux mots qui n'allaient pas jusque là ensemble.

» Nos conférences seront de simples causeries familières et toujours suivies de libres discussions. Nous employerons le procédé cher à Socrate qui se disait volontiers : accoucheur d'esprits.

» Nos leçons nous mètrons sur le chemin d'aimer la vérité. Notre enseignement commencera aux questions générales pour s'élever aux préoccupations littéraires, esthétiques, philosophiques. Nous nous intéresserons aux questions d'Economie Sociale, aux idées de coopération et de Syndicats, aux idées de sociologie générale. Nous vous convions ainsi à ouvrir vos âmes aux nobles sentiments et aux joies supérieures de la vie. Nous irons aux penseurs qui sont l'honneur de l'esprit français, et qui ont dit de très belles choses dans un langage accessible à tous : Montesquieu, Voltaire, Lamartine, Victor Hugo. Nous vous demandons seulement de nous permettre de compléter vos lectures, de les diriger. Vous vous élèverez en dignité intellectuelle et surtout en dignité morale. Il y a une répercussion de l'intelligence au cœur. Les idées justes inspirent les bons sentiments. Devenir savant n'est utile et bon que parce que c'est le moyen de devenir meilleur.

» Nous voudrions que chaque ouvrier fut comme ce que raconte Machiavel. Exilé de Florence, il s'était réfugié dans un pauvre village des Apennins, vivant avec les paysans, affectant leurs coutumes et leurs habitudes grossières ; mais le soir il rallumait sa lampe, remettait ses habits de gentilhomme, et entrant dans sa bibliothèque il lisait les auteurs anciens. Comme lui, quand vous aurez accompli votre tâche journalière, lisez, méditez, emplissez votre âme et l'embellissez.

» On nous dira : « Ces études ne conviennent pas aux ouvriers. Elles exigent des loisirs qu'ils n'ont pas ». Il y a, dans cette objection, injustice à votre égard et parfois mépris. Quand il serait vrai que Racine n'ait pas songé à vous, songez à lui. Que vos âmes élargies retiennent la beauté comme la vérité.

» Nedites pas : « Nous ne sommes pas prêts à comprendre ». Vous vous calomniez vous-mêmes. Votre esprit est aussi simple, aussi ouvert que celui des autres hommes aux choses de l'intelligence. Ce qui vous a manqué, ce sont les sympathies. Forcez ces sympathies à venir à vous.

» Il faut user de patience et de volonté. Ne vous découragez pas. Vous retrempez dans la lutte votre personnalité. Si vous ne jouissez pas du triomphe définitif, au moins vous aurez la conscience très nette de préparer ce triomphe pour l'avenir. Envisagez la perspective d'un long effort. L'homme s'ennoblit par l'effort. Dites avec le sage de la fable : « Mes arrière-neveux me devront cet ombrage ». Pas d'enthousiasme suivi de torpeur. Si vous voulez atteindre dans l'ordre politique et social la victoire, but de vos efforts, il faut vous instruire.

» Voyez l'histoire de notre pays sous Louis XIV. Autour du roi s'agitait une noblesse frivole qui se ruinaient en représentations fastueuses, et une bourgeoisie active et riche qui s'élevait aux emplois. Saint-Simon, le duc et pair, en voyant cela ne décolère pas : « La fortune, écrivait-il, est aux mains de la vile bourgeoisie. »

» Voulez-vous avoir une part plus large dans le gouvernement de votre pays. soyez meilleurs que ceux que vous voulez remplacer. »

A la suite de ce brillant exposé et d'une discussion qui en a rappelé les grandes lignes, une trentaine de conférenciers se sont fait inscrire, et une centaine d'adhésions ont été spontanément données à l'œuvre naissante de l'Université populaire à Nîmes.

TH. THOLOZAN.

Le Comité de Direction (1) de l'Université populaire de Nîmes s'est réuni samedi 11 octobre, à la *Bourse du Travail*. On a adopté de suite les usages de la *Bourse*, le mot « Monsieur » a été aboli et a été remplacé par celui de « Camarade ». Un des membres du Comité a eu quelque peine à prendre l'habitude de cette nouvelle appellation et a été condamné au milieu des éclats de rire à plusieurs amendes.

On a rédigé une circulaire sur laquelle figurent les Conférences qui auront lieu

(1) Andichon cordonnier ; Barbier, employé de commerce ; Boisson, tailleur d'habits ; De Boyve, publiciste ; Brugnier, tailleur d'habits ; Clavel, sous-directeur de l'École Pratique d'industrie et de commerce ; Crouzet, docteur ; Foulquier, typographe ; Gazel, professeur au Lycée ; Gignoux, typographe, directeur de *La Laborieuse* ; Laget, avocat ; Mailhé, cordonnier ; Rancel, typographe, secrétaire de la Bourse du Travail de Nîmes.

chaque mercredi jusqu'au 1^{er} janvier. On a décidé que dans cette intervalle serait organisée une excursion à Arles. Les membres du Comité sont décidés à faire réussir la nouvelle institution.

LA VERRERIE OUVRIÈRE D'ALBI

A la fin du mois de septembre dernier, la ville d'Albi était le théâtre de manifestations socialistes, à l'occasion de l'inauguration du troisième four de la verrerie ouvrière.

Le moment nous a semblé propice pour jeter un coup d'œil sur cette œuvre « prolétarienne » et avouer — on le peut aujourd'hui — les longues et cruelles souffrances qu'ont héroïquement endurées les ouvriers qui l'ont bâtie de leurs mains et assurée par leur courage. Nous ne voulons pas rechercher si ces hommes sont socialistes, révolutionnaires, utopistes dans leurs concepts ; en fait, et par la simple réalité des choses, ils ont été des coopérateurs, ils n'ont vu dans la construction de l'usine d'Albi que leur émancipation et celle de leurs femmes et de leurs enfants ; ils se sont montrés convaincus, courageux, décidés à atteindre le but qu'ils s'étaient proposés, malgré les obstacles dont leur route était semée, malgré le désespoir qui souvent les a étreints. Nous devons les féliciter de leur victoire, comme coopérateurs, en coreligionnaires.

L'idée de la *Verrerie ouvrière* a été lancée à la fin de la grève de Carmaux, dans les derniers mois de l'année 1895, par M. Henri Rochefort, qui venait de décider une vieille dame aux idées fantasques, à la fois avare et bienfaitrice, à illustrer son nom par la fondation d'une verrerie coopérative. Il s'agissait alors de fonder une « verrerie aux verriers ». Et ainsi le voulait un Comité qui se fonda rue Barat. — Mais ainsi ne l'entendait pas un Comité d'action, formé d'éléments allemanistes et anarchistes. Ce Comité voulait faire une fondation « qui fut l'œuvre et la propriété du prolétariat tout entier. » Soutenu par de puissantes sociétés coopératives de Paris et par la presse socialiste, il réus-

sit à faire prévaloir ses idées ou plutôt son idée. Il réussit également à « concilier un principe avec les lois bourgeoises qui régissent les sociétés » en faisant du *prolétariat* le seul bénéficiaire de la chose. Enfin, par un suprême effort, il réunit en quelques jours la somme nécessaire pour composer le quart du capital constitutif de la Verrerie.

La Société devait d'abord être formée au capital de 100.000 francs, et M. Hamelin, délégué du Comité, fut envoyé à Albi avec 25.000 francs en poche et mission de « tout passer » si cette somme paraissait insuffisante aux verriers et se trouvait refusée par eux.

Cette somme, qui avait été réunie — au prix de quels efforts ? — semblait en effet bien insuffisante pour lancer l'affaire de la Verrerie, et l'on était en droit de se demander si les verriers n'allaient pas la refuser pour accepter les offres beaucoup plus tentantes du Comité de la rue Barat, auquel M. Rochefort laissait espérer les 100.000 francs qu'il avait en portefeuille.

Il n'en fut cependant rien. D'ailleurs, pendant les vingt-huit jours du mois de février 1896 que M. Hamelin resta auprès des verriers de Carmaux, il trouva le moyen de transformer le modeste chèque de 25.000 francs qu'il avait apporté de Paris, en une somme de 125.000 fr. représentant le quart d'un capital de 500.000 fr. La Verrerie était créée.

On se demande comment M. Hamelin, qui est réellement le fondateur de la Verrerie, réussit à faire ce tour de force. Pendant la période de son séjour à Carmaux, le Comité de Paris vendit pour 30.000 fr. de tickets à 20 centimes, M. Hamelin obtint des verriers qu'ils apportassent dans la caisse de la Verrerie 44.000 francs qui restaient de la caisse de grève, puis il fit entrer dans ce capital 10.000 francs dépensés par le Comité de Paris — on fait ce qu'on peut — enfin il reçut d'un monarchiste militant d'Albi pour 12.000 francs de valeurs russes, que ce dernier prêtait à l'œuvre socialiste sans espoir de retour peut-être, et, en tout cas, sans intérêt. — Tant et si bien, qu'à la séance du 29 février 1896, M. Hamelin faisait part au Comité d'action de Paris de l'heureuse